



Jack Ralite

Il faudra culbuter les fatalistes !

vendredi 13 février 2015, par [Samuel Wahl](#)

Après la soirée de « Propositions poïelitiques » [1] de *Cassandra/Horschamp* du 10 avril 2012 au Théâtre Monfort où Jack Ralite nous a offert, en « invité-surprise », un beau discours inédit, rendez-vous a été pris pour prolonger l'échange. Le lendemain, lorsque nous pénétrons dans son vaste bureau niché sous les toits de la mairie d'Aubervilliers, les cartons jonchent le sol et semblent se remplir au fur et à mesure que se vident les étagères qui courent autour de la pièce. Pour l'heure, elles sont encore chargées de livres, programmes de spectacles ou affiches diverses, qui rejoindront bientôt le riche fonds d'archives municipales. « Voyez le chantier, s'excuse pudiquement notre hôte. J'exhume quelques souvenirs, c'est que je prépare le centenaire de Vilar... »



C'était déjà une programmation internationale. À l'image de la population locale, faite de diversité. Après avoir été particulièrement malmenées pendant plusieurs années, ces populations vont-elles trouver demain une meilleure écoute pour l'expression de leurs cultures ?

Il y avait déjà ici il y a cinquante ans une importante immigration issue de différents pays, algérienne, espagnole, portugaise... On ne faisait pas la différence, on vivait dans les mêmes cités, on travaillait dans les mêmes usines. C'est une ville rude mais tendre. La mairie était comme une extension des familles.

Et ça, comme ferment de résistance, dans les luttes, il n'y a pas plus solide ! Mais les conditions

d'immigration en se durcissant ont peu à peu changé ce climat. La population est constituée d'une centaine d'origines. Et l'apologie de la différence atteint parfois de tels degrés qu'elle devient indifférence aux autres différences. L'idéologie de quartiers par exemple, qui réduit la focale, c'est la plaie actuelle. À l'inverse, au sein même de la ville, on est en lien direct, sans internet, avec les populations qui vibrent au rythme du monde entier, comme pendant le printemps arabe l'année passée.

L'industrie veut retirer la pensée aux travailleurs, les « alléger » comme on le fait avec les yaourts, et le gouvernement les rabougir dans la formation intellectuelle. C'est pourquoi je me méfie aussi des programmes qui favorisent la multiplication de petits engagements, mais à qui il manque le souffle de la conscience, qui porte l'espérance. Il faudra culbuter les fatalistes, ceux qui approuvent mais aussi ceux qui se résignent. C'est le jeu des contradictions. Qu'en fait-on ? Predrag Matvejevic dit : « *Nous avons tous un héritage et nous devons le défendre, mais dans un même mouvement nous devons nous en défendre. Autrement nous aurions des retards d'avenir, nous serions inaccomplis.* » À quoi je lui réponds par le biais de René Char : « *L'inaccompli bourdonne d'essentiel.* »

Téléphone... c'est mon éditeur ! Vous m'excusez ? Allô ? Oui, dites-moi ? [...] Ce que j'ai mis à la fin : Canguilhem, Vikovsky ; Balandier, Vernant et Predrag Matvejevic [...] Oui, si vous y tenez on peut en supprimer une. [...] Mais laissez Bartabas, parce que maîtriser un cheval, c'est maîtriser une contradiction. [...] Bien sûr, c'est métaphorique...

Votre goût légendaire pour les citations, est-ce une croyance dans la force performative du langage ?

Les mots contribuent à changer le monde, certains y sont plus ou moins sensibles. Lors d'un colloque des Cemea, une femme prenait l'exemple du « train ». En tant que mère de famille, elle laissait les enfants accrocher les wagons de bois dans l'ordre qu'ils voulaient.



En tant qu'institutrice, elle apprenait aux enfants à accrocher les lettres dans le bon ordre. Le train, une fois écrit en cinq lettres, apparaît sur la feuille comme deux fois plus petit que la locomotive, qui fait dix lettres. Quelle perception est la plus juste ? Pour comprendre, il faut pouvoir accéder à l'arbitraire du signe, qui est dans tout langage. Quand Picasso peignait son chien Kasbek, ses amis, qui étaient des gens du peuple, se moquaient de lui en lui disant que ce n'était pas ressemblant. Il répondait : « Mais quand tu dis "chien", est-ce plus ressemblant ? »

Vous parlez des formes, des images. Vous avez été précurseur en ce domaine, notamment à la télévision...

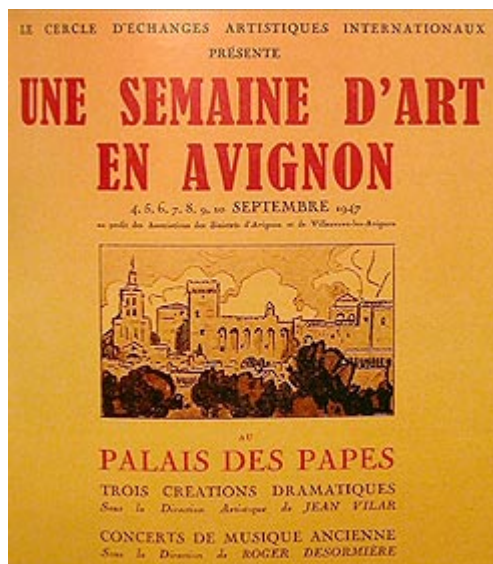
La bataille qui s'y jouait était moins celle de l'information, sur laquelle le pouvoir gaulliste avait la mainmise, que sur celle des fictions, qui leur échappaient largement, car ils en avaient mésestimé le potentiel. Là où certains intellectuels étaient encore réticents, on choisissait l'avenir. Les élèves en ce domaine commençaient à en savoir plus que les professeurs. Schaeffer et son laboratoire développaient la recherche fondamentale, nous participions de notre côté à la recherche appliquée, à la création. L'important était moins la performance des moyens techniques ou l'exploit technologique que la formidable aventure humaine qui s'y jouait. Régy parle d'une manipulation qui consiste à vendre des produits toujours plus sophistiqués à un maximum de gens, dans un monde sans centre de gravité, où l'on flotte dans les apparences. Il y oppose le fait de créer des foyers pour l'imagination, dont parle Heiner

Müller comme l'acte le plus politique, le plus dérangeant qu'on puisse mettre en œuvre. Je passais deux ou trois jours par semaine dans les studios des Buttes-Chaumont, avec Dumayet, Desgraupes, ceux qui sortaient de l'Idhec, *La caméra explore le temps*, *En votre âme et conscience*. On était heureux ! Après les répétitions, nous assistions ensemble aux projections au théâtre, parfois jusqu'à 500 personnes. Et dans les réunions encore, on ne se départissait pas de son rôle : pour *La Terreur et La Vertu*, je présidais le Comité de salut public. Je ne passais pas la parole à Jean Négroni mais à Robespierre, ni à Denis Manuel mais à Saint-Just !

Ma vraie rencontre avec Vilar, après le TNP, et Avignon bien sûr, c'est là qu'elle s'est faite, de façon personnelle, quand il a joué *Henri III, le roi fou*, de Pirandello, monté par Claude Barma, où j'ai assisté à l'intégralité des répétitions. Pendant les pauses, je lui demandais des conseils, il me disait : « racontez-moi plutôt ce que vous feriez à ma place », et il acquiesçait à mes remarques, relevant tel ou tel point.



Entre 1964 et 1970, Vilar organise les premières assises, les Rencontres d'Avignon, où j'ai produit en 1966 le rapport sur ce que pouvait être la politique culturelle d'une ville, qu'il m'a fait lire au Verger. C'est à ce moment-là qu'il change le festival : il convie le cinéma, la peinture, la danse, la musique, Godard, Bérart, Planchon, Lavelli, Philippe Adrien, François Billetdoux, Reggiani... Une véritable « foire culturelle ordonnée », selon son expression. Et, en même temps, il ferme le TNP, ouvert en 1951. « Le public venait pour s'y applaudir lui-même », dit-il simplement. Retirer sa propre œuvre, quelle leçon de dignité !



D'après votre expérience, quelles sont les priorités qui peuvent durablement guider l'action ?

Premièrement, la liberté du créateur, contre tous les pouvoirs, perpétuellement remise en cause. Aujourd'hui, on la menace au nom du peuple ; une filouterie que maquille l'Audimat. Souvenez-vous de la « notion d'écart » dont parlait Roland Leroy...

Ensuite, la fâcheuse tendance à vouloir placer la chose artistique sur le terrain économique, et plus particulièrement comptable. Au théâtre de Bussang, où j'étais récemment invité avec quelques autres personnalités, on nous a présenté une étude démontrant que pour 1 euro d'argent public investi, on tirait un bénéfice de 4,03 euros. Malgré le caractère apparemment positif de cette conclusion, j'en ai contesté

la nature même, car enfin, ça nous tire toujours vers le bas, on ne fait pas de la culture pour faire de l'argent !

La question est celle de « l'émancipation », le « passage étroit » comme dit Rancière, entre « l'acquiescement au monde séparé et l'illusion du consensus ».



Enfin, le public, sa formation, l'éducation populaire, dont nous n'avons cessé de parler en filigrane au cours de cette interview. Aragon dit que, comme à la marelle, « nous allons vers le ciel à cloche-pied »... Dans les combats sociaux, les artistes, les intellectuels restent mobilisés. Vous savez, avec les sans-papiers à l'église Saint-Bernard, des femmes comme Marina Vlady, Emmanuelle Béart étaient là tous les jours. Si bien que, lorsque les policiers sont entrés à coups de hache, nous étions juste derrière la porte. Nous n'avons pas bougé et leur avons dit : « Il y a ici des grévistes de la faim, certains très affaiblis doivent être pris en charge, nous resterons tout le temps nécessaire pour assurer leur protection. » Les policiers ont commencé l'évacuation, portant certains de force, comme Krivine. Je suis resté là avec Pierre Mansat, des élus de la République. Oseraient-ils nous déloger ? L'un s'est avancé vers moi et a levé la visière de son casque : il m'avait reconnu, c'était le policier avec qui j'avais négocié à Sonolor, dont je vous ai parlé au début. Il avait le même regard...

Propos recueillis par Samuel Wahl

(article paru dans le [numéro 90 de Cassandra/Horschamp](#), été 2012)

Regardez l'entretien vidéo avec Jack Ralite : [ici](#).

Notes

[1] Selon l'expression forgée par Bernard Lubat.